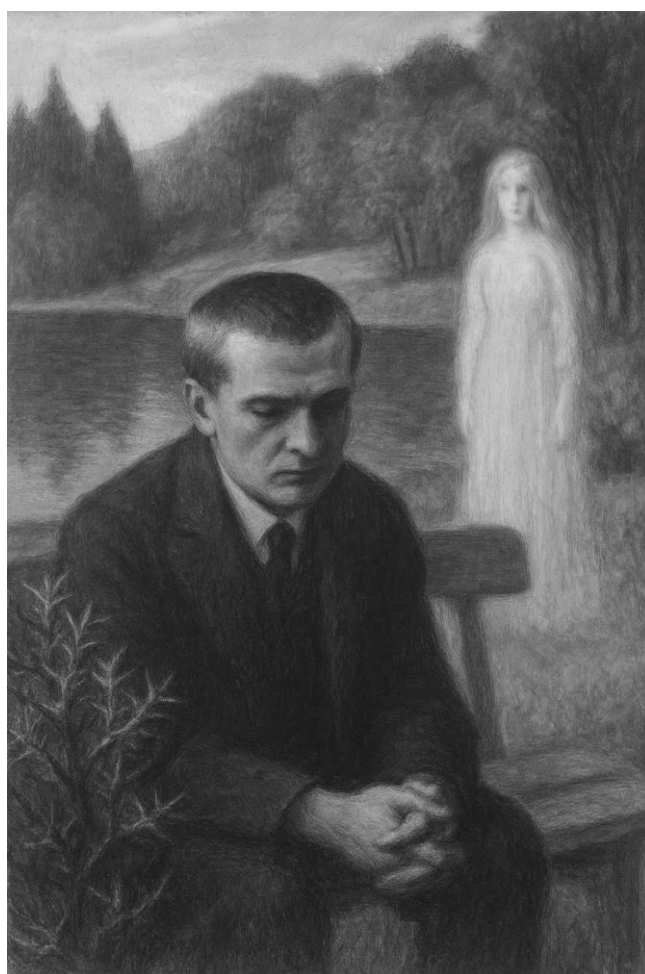


Denis CLARINVAL

SYMPHONIE NOCTURNE



AVANT-PROPOS

La polyphonie de la faille

La polyphonie n'est pas la réponse au tragique. Elle n'est ni son remède ni sa rédemption : elle en est la forme respiratoire, la persistance dans la fracture. Là où tout discours de maîtrise s'effondre, là où la lumière du sens s'éteint, elle fait entendre non pas un chant d'unité retrouvée, mais le souffle encore vivant des dissonances.

Le tragique, tel qu'il s'éprouve ici, n'est pas un accident du monde, mais sa texture même. Il n'exprime pas une opposition entre bien et mal, destin et liberté, mais la condition d'un être livré à sa propre ouverture : un être en qui tout se divise pour pouvoir respirer. C'est pourquoi la polyphonie ne vient pas *après* le tragique, elle est le tragique rendu habitable. Elle ne le nie pas : elle y séjourne.

1. Le tragique comme pluralité interne

Dans *Polyphonie Trakl*, le frère avance au milieu des voix, non pour les dépasser, mais pour apprendre à marcher avec elles. Chaque voix, qu'elle soit pierre, buisson, lune, ange ou souillure, porte une part du monde fracturé. Toutes parlent depuis une faille : fissure de la mémoire, de la chair, de la parole.

Ce n'est pas l'unité qui naît de cette multiplicité, mais une coexistence sans synthèse. Le monde ne se répare pas ; il s'énonce dans sa ruine. Les voix ne se contredisent pas pour être conciliées, mais pour révéler que le sens se disperse et que cette dispersion est déjà forme de vie. Ainsi, la polyphonie ne vient pas combler la faille : elle la fait résonner.

2. La parole du monde blessé

La polyphonie de la faille suppose que le monde lui-même parle. Non plus un monde harmonieux, ordonné, hiérarchisé mais un monde blessé qui trouve dans sa blessure la condition de son dire. Chaque élément, la pierre, le vent, la nuit, la cendre, devient bouche d'ombre, fragment d'un langage primordial qui ne cherche pas à se refermer.

C'est là le passage essentiel : la parole cesse d'être propriété humaine. Elle devient le souffle du monde, circulant entre les êtres et les choses, traversant la matière et la mémoire. Le frère, dans ce cadre, n'est plus sujet de l'histoire : il est médium de la faille, celui par qui les fractures

du réel se font audibles. Ainsi s'instaure une éthique du tragique : parler non pour posséder, mais pour écouter le murmure du brisé.

3. De la douleur à la veille

Dans *Veille sur la braise*, la polyphonie se transforme en veille. La douleur du monde ne disparaît pas, mais elle change de rythme : elle devient souffle partagé, flamme ténue conservée dans la cendre. La veille n'attend rien. Elle ne cherche pas l'aube, elle garde la nuit. C'est le tragique transposé de l'événement à la durée, le passage du cri au souffle obstiné.

La polyphonie, dans ce sens, est la voix même de cette veille. Chaque veilleur, chaque être, chaque chose souffle sur la braise de l'autre. Non pour rallumer le feu, mais pour empêcher qu'il ne s'éteigne tout à fait. C'est la solidarité silencieuse des failles : l'art de respirer ensemble dans l'obscurité. Le tragique ne se résout pas : il se transmet sous forme de chaleur.

4. La polyphonie comme éthique du devenir

Ce qui s'esquisse ici n'est plus seulement une forme poétique : c'est une éthique du devenir tragique. Être fidèle à la faille, c'est renoncer à toute synthèse rassurante, à toute lumière définitive. C'est accepter que la vérité soit plurielle, vacillante, intermittente. C'est apprendre à habiter le tremblement, à reconnaître dans la parole de l'autre une fissure de soi.

La polyphonie n'abolit pas la solitude, elle l'ouvre à d'autres solitudes. Elle fonde une communauté non de croyants ou de sauvés, mais de veilleurs, de porteurs de braises, unis non par la lumière, mais par la conscience de la nuit. Ainsi, la polyphonie n'est pas l'opposé du tragique : elle en est l'exercice spirituel.

5. L'ultime silence : la cendre

Dans *Cendre*, le tragique atteint sa limite : la parole s'efface, le souffle se tait. La cendre ne promet rien, elle ne recèle ni étincelle ni rédemption. Mais c'est précisément là que s'éprouve la dernière fidélité : rester présent même quand tout s'éteint, regarder le réel dans sa nudité grise, sans fuir vers le sens ni le salut.

La cendre n'est pas l'échec de la polyphonie, mais son achèvement muet : le moment où toutes les voix, ayant parlé, se déposent en poussière commune. La communauté des vivants devient poussière et c'est encore une forme d'unité, non spirituelle, mais matérielle, humble, terrestre.

6. La polyphonie comme demeure du tragique

Ainsi comprise, la polyphonie n'est ni réconciliation ni dépassement : elle est la demeure du tragique, sa respiration lente, son espace d'écoute. Le monde y persiste dans sa fracture, mais cette fracture devient passage. Le tragique, au lieu de détruire, engendre une manière de vivre : une façon de se tenir au bord du gouffre sans s'y effondrer, de respirer encore au milieu du silence, de faire du multiple la forme visible de la fidélité à l'être.

La polyphonie n'est pas la guérison du tragique, elle est sa musique intérieure, le chant de ce qui ne se répare pas, mais se partage dans la nuit.

Dans la veille, il demeure quelque chose à respirer. Le feu s'est retiré, mais il laisse dans la cendre une braise ténue, principe invisible d'un commun fragile. Les veilleurs ne cherchent pas la lumière : ils gardent le souffle. Ils ne croient pas au salut, mais ils consentent à une présence sans promesse.

Ainsi se fonde la communauté d'Esprit : non un corps mystique, mais un souffle partagé, circulant de faille en faille. L'Esprit n'y descend pas du ciel, il monte du gouffre. Il ne rachète rien, il relie. Sa lumière n'est pas transfigurante, elle est infralumineuse, faite de chaleur, de lenteur, d'attention.

La veille ne transcende pas le tragique : elle le soutient dans sa durée. Elle ne cherche pas l'aube : elle protège la nuit. Elle n'abolit pas la faille : elle la garde ouverte pour que l'Esprit y respire encore.

C'est la spiritualité du tragique, non pour s'échapper du monde, mais pour en habiter la fracture.

SCENE 1

DANS LA FORET

La nuit vient de tomber et le frère arpente lentement un chemin pierreux (tout commence par un monologue ; le chemin lui répond ; il arrive devant le buisson épineux et s'assied sur un rocher moussieux ; un ange sort du buisson ; la lune dans le ciel est blafarde ; la souillure (de sa sœur) lui revient à l'esprit en parlant ; la nuit tente de le reconforter.

CYCLE 1

1. Le frère (à lui-même)

Sous la voûte de feuillage où la nuit se tisse lentement, je marche,
Le gravier craque sous mes pas comme s'il voulait me retenir,
L'air froid s'infiltré dans mes vêtements comme un vieil ami importun,
Je compte les pierres qui m'assaillent, comme autant de pensées éparses,
Les branches au-dessus murmurent des phrases dont j'ignore la fin,
Chaque pas me conduit vers un lieu que je crains et désire à la fois,
Mon souffle devient lourd, comme lesté par un souvenir qui revient,
Et le silence alentour se penche sur moi comme une main invisible.

2. Le chemin (au frère)

Je te porte depuis l'enfance, et pourtant tu doutes de ma fidélité,
Mes pierres sont rudes, mais elles savent la douceur du retour,
Chaque tournant que j'offre est un visage ancien qui se souvient,
J'ai vu tes larmes tomber sur moi comme la pluie d'un soir d'orage,
J'ai recueilli tes hésitations, tes colères, tes gestes sans but,
Je t'ai vu fuir et revenir, toujours pris au filet de mes détours,
Car mes pierres savent, mieux que toi, où mène ton errance,
Et elles t'attendent au bout, patientes comme des gardiennes muettes.

3. Le buisson épineux (à lui-même)

Mes branches se serrent les unes contre les autres pour taire leur secret,
Elles gardent la mémoire de la douleur, celle qui pique et qui déchire,
J'ai vu passer le vent et les mains qui voulaient saisir,

Mais nul ne traverse mes lianes sans sentir leur morsure,
Je suis la frontière que la lumière n'ose pas franchir,
Et pourtant, en mon cœur, une porte s'ouvre sur l'invisible,
Les ombres s'y rassemblent pour écouter la plainte qui s'élève,
Et je tremble quand le pas hésitant s'arrête devant moi.

4. Le rocher moussieux (à la lune)

Sous la pâle veilleuse que tu dresses au-dessus des bois,
Je repose depuis des siècles, buvant la pluie et la rosée,
Ma surface verte a connu la caresse des mains fatiguées,
Et je sais offrir un asile à ceux qui ne savent plus marcher,
J'entends la lente respiration de la forêt dans mes fissures,
Les insectes y bâtissent leur royaume patient et minuscule,
J'ai vu les hommes poser leur tête et fermer les yeux,
Comme s'ils voulaient s'ensevelir dans mon silence humide.

5. L'ange (au frère)

Tu ne m'attendais pas, et pourtant je sors de la ronce et du sang,
Mes ailes ont le parfum âpre des nuits de contrition,
Je porte dans mes mains ouvertes un éclat de lumière sale,
Car la pureté absolue ne sert à rien aux âmes blessées,
Je suis venu non pour te sauver, mais pour t'écouter,
Pour recueillir tes paroles comme une pluie qui tombe à l'envers,
Et pour t'apprendre à regarder dans l'ombre sans en détourner les yeux,
Car c'est là seulement que germe l'étrange fleur du pardon.

6. La lune blafarde (au buisson)

Je verse sur toi une lueur qui ne réchauffe rien,
Je caresse tes épines d'un doigt glacé, comme pour les compter,
Et j'y trouve toujours des gouttes anciennes qui ne sèchent pas,
Le ciel où je règne est vaste, mais je veille sur ta solitude,
Car je sais que nul ne te franchit sans se perdre un peu,
J'aime ton immobilité, ta patience de bête accroupie,

Et dans mes reflets froids, tu deviens presque argent pur,
Comme si la douleur elle-même pouvait être un bijou figé.

7. La souillure (au frère)

Je suis le souvenir que tu ne voulais plus respirer,
Mais qui se glisse encore dans tes rêves comme une fumée,
Je porte l'odeur des draps froids et des larmes nocturnes,
Et je m'installe dans ta voix quand tu parles d'elle,
Tu as beau recouvrir ma trace de mots ou de prières,
Je demeure au fond de ton regard, derrière les paupières closes,
Et je me ris de tes tentatives pour m'effacer,
Car je sais que c'est moi qui donne sens à ton errance.

8. La nuit (au frère)

Ne crains pas mes ténèbres, elles ne sont pas faites pour t'avaler,
Elles sont l'étoffe douce où ton cœur peut enfin se reposer,
Je t'offre un refuge où les formes s'effacent pour que l'âme respire,
Je t'enveloppe dans une obscurité qui n'est pas vide, mais pleine,
Pleine de murmures anciens, de pas lointains, de souvenirs apaisés,
Je sais que la douleur te suit comme une ombre jalouse,
Mais en mon sein, elle se dissout lentement, comme un nuage dans l'eau,
Et je te rends au matin plus léger, même si tu l'ignores encore.

CYCLE 2

1. La nuit (au buisson)

Sous ton couvert d'épines, je verse une obscurité profonde et souple,
Je t'offre un abri où le vent ralentit et où la douleur se pose,
Tes branches se referment comme des doigts sur un secret ancien,
Et je les entoure de mon silence qui apaise et effraie à la fois,
Je connais ton rôle : tu sépares, tu protèges, tu condamnes,
Mais sous mes ombres épaisses, tu deviens presque hospitalier,
Tes aiguilles ne blessent plus, elles caressent comme des plumes sombres,
Et j'enveloppe ta garde farouche dans la lenteur de mon souffle.

2. La souillure (à elle-même)

J'habite la mémoire comme une tache qui refuse l'oubli,
Je respire dans l'obscurité où nul ne me voit vraiment,
Mon parfum amer se mêle aux paroles qu'il ne dit pas,
Je suis ce pli secret dans la voix, ce tremblement qui trahit,
Je ne cherche pas à revenir, je ne suis jamais partie,
Ma demeure est en lui, dans le creux exact de ses silences,
Je n'ai pas besoin de nom pour survivre à son rejet,
Car je sais que c'est moi qui retiens ses pas sur cette route.

3. Le chemin (au rocher)

Vieil ami immobile, je t'ai vu recueillir ses haltes fatiguées,
Tes mousses se souviennent de ses mains cherchant un appui,
Chaque fois que mes pierres l'usent, tu lui offres ta douceur verte,
Tu bois sa sueur, tu portes ses coudes comme une offrande,
Moi, je le mène toujours plus loin, toi, tu le gardes un instant,
Nous travaillons ensemble, l'un pour l'user, l'autre pour le guérir,
Et dans ce pacte discret, nous tenons son corps et son âme en équilibre,
Car ni toi ni moi ne pouvons le laisser tomber au néant.

4. La lune blafarde (au frère)

Je verse sur ton visage une lumière qui ne console pas,
Elle découpe tes traits comme un souvenir que l'on griffe,
Je vois tes yeux chercher dans mes reflets une route claire,
Mais je ne suis qu'un miroir glacé où se perdent les questions,
Je ne t'indique rien, je ne montre que ce qui est déjà là,
Les ombres que tu portes et que tu refuses de nommer,
Et dans mon éclat froid, elles se dressent comme des statues,
Car je ne réchauffe pas : je révèle ce que le jour cache.

5. L'ange (à la nuit)

Tu m'offres ton manteau pour dissimuler mes ailes froissées,
Et je marche dans ton ombre comme dans un cloître sans portes,
Tes ténèbres sont plus douces que la lumière des hommes,

Elles m'enveloppent sans juger mes retards ni mes blessures,
J'écoute tes murmures glisser dans les branches comme des psaumes,
Et j'y puise la force de rester près de lui sans l'effrayer,
Car je sais que ton noir profond est le seul écrin possible,
Pour le fragment de lumière que je porte et que je crains de perdre.

6. Le buisson épineux (au frère)

Je t'ai vu t'arrêter devant moi comme on bute sur un mur,
Tes yeux cherchaient une ouverture mais mes branches se sont refermées,
Je ne suis pas ton ennemi, seulement le gardien de ce qui brûle,
Mes épines ont senti ton souffle et la chaleur de ta peur,
J'ai gardé le silence pour que tu comprennes par toi-même,
Que nul ne traverse sans accepter une part de douleur,
Je suis la porte qui pique et qui saigne avant de s'ouvrir,
Et tu devras poser tes mains nues sur moi pour passer.

7. Le rocher mousseux (à lui-même)

Je repose dans ma fatigue minérale, immuable et humide,
J'ai vu les saisons m'user sans jamais m'arracher à la terre,
Les mousses qui me couvrent sont la mémoire des siècles passés,
Et chaque pas qui vient vers moi porte une histoire différente,
Je ne bouge pas, mais je sais accompagner le poids des corps,
J'offre ma fraîcheur à ceux que la marche épuise,
Et dans mon immobilité, je deviens parfois un oreiller pour l'âme,
Car je sais que le repos est un langage que les pierres parlent bien.

8. Le frère (au chemin)

Vieil ami pierreux, tu as bu mon sang plus d'une fois,
Et pourtant je reviens sur ta peau grise comme sur un autel,
Je te connais par cœur mais chaque pas me surprend encore,
Tu changes de visage avec l'ombre, avec la pluie, avec la nuit,
Et c'est peut-être pour cela que je ne t'abandonne pas,
Car tu es le seul à ne pas mentir sur la distance à parcourir,

Tu me fatigues, mais tu ne me trompes jamais,
Et dans ton silence dur, je trouve un écho à ma propre endurance.

SCENE 2

DANS LE PARC DU CHÂTEAU ABANDONNE PUIS SUR LES BORDS DE L'ETANG

CYCLE 1 : DANS LE PARC DU CHÂTEAU

Il traverse le parc en vue rejoindre l'étang au bord du moulin ; il marche lentement en méditant puis s'arrête devant la statue d'un dieu effritée par temps, la statue lui répond ; il s'avance un peu encore jusqu'à une source où il s'abreuve et la source s'adresse à lui ; ensuite apparaît dans l'eau de la source le visage de la sœur ensanglanté qui s'adresse à lui ; il se relève et bientôt croise une ombre qui converse avec un ange de pierre ; il tente de s'immiscer mais l'ombre disparaît et c'est l'ange statufié qui s'adresse à lui

1. Le frère (à lui-même)

Je marche entre les allées rongées d'herbes hautes et de ronces,
Les pierres disjointes des bordures se couchent sous mes pas lents,
L'air du soir porte une odeur d'eau croupie et de feuilles pourries,
Chaque pas soulève un silence épais, comme un drap oublié,
Les arbres malades penchent leur tronc vers moi comme pour écouter,
Et la façade du château, là-bas, se fissure dans la nuit qui tombe,
Je sens dans mes mains un poids ancien que je ne peux déposer,
Et mes yeux cherchent au loin un éclat d'eau, promesse d'un apaisement.

2. La statue du dieu effritée (au frère)

Je fus jadis dressé ici pour porter l'orgueil d'un autre temps,
Mes traits étaient nets, mes yeux ouverts, ma bouche parlait au vent,
Les pluies acides et les hivers cruels ont mangé ma chair de pierre,
Je suis devenu le témoin muet des pas rares qui me frôlent,
Mais je te vois, toi qui passes, et je sais lire ta fatigue,
Car ma propre ruine est sœur de tes blessures intérieures,
Approche-toi : je n'ai plus de pouvoir, seulement une mémoire ébréchée,
Mais elle suffit pour reconnaître en toi l'ombre d'un exil ancien.

3. La source (au frère)

Bois, voyageur, même si mes eaux portent le goût des racines mortes,
Je suis la bouche de la terre, ouverte dans la pierre du jardin,
J'ai vu tant de lèvres trembler en se penchant sur mon miroir,
Mes rumeurs souterraines parlent de chambres obscures et de pierres froides,
Je te donne à boire, mais aussi à réfléchir dans ma transparence trouble,
Car celui qui s'abreuve de moi repart avec un peu de ma patience,
Je suis lente, je suis profonde, je ne connais pas la hâte,
Et j'accueille même les visages que l'on croyait perdus.

4. Le visage de la sœur ensanglantée (au frère)

Me reconnais-tu, ou préfères-tu voir dans mon image une étrangère ?
Mon front porte la coupure où ton silence m'a laissée seule,
Mes yeux cherchent encore les tiens comme une rive introuvable,
Et mes lèvres ont le goût de la terre où je me suis effondrée,
Tu m'as portée dans ton cœur, mais sans jamais m'y regarder,
Et moi je suis restée dans cette eau, prisonnière de ton refus,
Viens, approche, et ose plonger tes mains dans mon sang immobile,
Pour savoir enfin si tu veux me sauver ou m'oublier.

5. L'ombre (à l'ange de pierre)

Nous voilà encore à partager la garde de ce lieu défunt,
Toi figé dans ton geste, moi mouvante dans la brume basse,
Tu portes une épée qui ne tranchera plus jamais rien,
Et moi, je glisse entre les murs et les troncs, sans prise ni poids,
Mais ensemble, nous veillons sur les secrets de ces allées désertes,
Car chaque pierre, chaque feuille est un souvenir enchaîné,
Et c'est dans notre silence que le parc respire encore,
Même si personne ne nous regarde vraiment.

6. L'ange de pierre (au frère)

Tu as voulu parler à l'ombre, mais elle n'est plus qu'un souffle,
Moi je reste, lourd et muet, condamné à mon piédestal glacé,
Mes yeux sculptés voient, mais ils ne peuvent se fermer,

Et mes mains éternelles tiennent une offrande qui ne se fane pas,
Je sais les crimes et les douleurs qui circulent encore ici,
Et je reconnais sur ton visage le sceau des longues marches,
Approche, et sens sous mes doigts de pierre un frisson étrange,
Car même l'immobile sait parfois trembler devant l'histoire des hommes.

CYCLE 2 : ARRIVEE A L'ETANG

Le frère continue de méditer en avançant (monologue) et c'est un arbre témoin de ce qui s'est passé qui lui répond ; puis c'est leur de l'étang de répondre à l'arbre comme pour mettre en doute son témoignage mais un oiseau nocturne confirme les dires de l'arbre (la souillure de la sœur) ; à ce moment surgit la bête hors des eaux de l'étang et s'adresse à tous avec fureur et cruauté ; la bête replonge dans l'eau et le frère entend dans le lointain le bruit de la roue du moulin (qui parle) ; un feu lui dans la nuit sombre et il s'en approche : le feu s'adresse à lui et le frère lui répond que s'il pense avoir tout consumé une braise demeure sous ses cendres. A ce moment surgit de l'ombre un homme en noir, il a du sang sur ses mains : il s'adresse au frère (je n'ai fait que profiter de sa candeur, de sa faiblesse, mais il n'y a pas si grand mal après tout, en plus elle n'a pas résisté) ; l'homme en noir poursuit sa route et le frère entame un nouveau monologue empreint de tristesse, de désespoir, sombre, noir ; revient l'oiseau de nuit qui s'adresse à lui : pourquoi rester ici encore et te torturer, retourne plutôt vers les lieux de ton enfance (et le frère s'en va)

1. Le frère (à lui-même)

La nuit s'épaissit, et mes pas pèsent comme s'ils s'enfonçaient dans l'eau,
Chaque souffle que je prends sent la vase et les algues pourries,
Je cherche dans l'ombre un éclat qui me détournerait de mes pensées,
Mais tout autour de moi n'est qu'attente et mémoire figée,
Les arbres se penchent comme pour m'écouter parler tout bas,
Et mon cœur bat avec lenteur, comme s'il redoutait la vérité,
Car je sais que l'étang, là-bas, garde ce que je ne peux nommer,
Et que la nuit entière se referme pour m'obliger à l'affronter.

2. L'arbre témoin (au frère)

Je t'ai vu venir bien avant que tes pas ne touchent mon ombre,

Car mes racines plongent dans les secrets que tu redoutes,
J'ai entendu les cris étouffés, j'ai senti la lutte et la chute,
J'ai vu les mains, j'ai vu le sang, j'ai vu l'eau se refermer,
Et depuis, mes branches portent ce fardeau comme un poids d'hiver,
Chaque feuille qui tombe répète ce souvenir dans le vent,
Je ne peux pas mentir : c'est ici que tout s'est brisé,
Et toi, frère, tu sais que je dis vrai.

3. L'étang (à l'arbre)

Tu parles comme si tes yeux pouvaient traverser mon eau noire,
Mais ce que je garde n'est pas ton affaire, vieille racine,
Les reflets mentent, les profondeurs taisent ce qui les habite,
Et nul ne peut dire avec certitude ce qui s'y est vraiment passé,
Car je suis le gardien du doute et du murmure englouti,
Je noie les cris et j'efface les gestes dans ma vase épaisse,
Je ne livre rien aux vivants qui m'interrogent,
Et même toi, arbre, tu n'as vu qu'un éclat trompeur.

4. L'oiseau nocturne (à l'étang)

Tu peux bien couvrir de silence la vérité qui te ronge,
Mais moi je volais bas, ce soir-là, entre tes rives sombres,
Et j'ai vu la jeune chair tressaillir dans un dernier sursaut,
J'ai entendu le souffle rompu et le sang se mêler à l'eau,
Tes mensonges sont profonds, mais mes ailes vont plus loin que toi,
Je crie encore cette nuit dans le froid des branches mortes,
Car ce qui s'est passé ici ne peut être lavé,
Et même ton eau trouble ne saura l'effacer.

5. La bête (à tous)

Assez de vos demi-vérités et de vos plaintes inutiles,
C'est moi qui ai senti la peur se répandre dans mes flots,
J'ai bu le sang, j'ai goûté la chair, j'ai gardé les os,
Et je garde en moi le parfum de cette proie docile,
Je suis la gueule qui s'ouvre quand les yeux se ferment,

Je ne crains ni vos cris ni vos prières muettes,
Car je suis la fin qui ne s'excuse pas,
Et je replonge maintenant, repu de vos silences.

6. La roue du moulin (au frère)

De loin, je tourne encore dans l'eau sombre, mais sans éclat,
Mes pales grincent comme des dents dans un rêve mauvais,
Je me souviens d'avoir rythmé les jours clairs et les matins vifs,
Mais désormais je bats la nuit d'un mouvement inutile,
Je parle en cercles, comme ton cœur qui ne sait plus avancer,
Et je reste ici, immobile dans mon éternel retour,
Tandis que l'eau m'entraîne sans que je m'échappe jamais,
Comme toi, frère, prisonnier d'un passé qui gronde encore.

7. Le feu (au frère)

Regarde comme je m'élève, déchirant l'ombre autour de moi,
J'ai tout brûlé : le bois, les feuilles, la mémoire, les visages,
Il ne reste plus rien que ma danse rouge et mes cendres noires,
Je suis le rire sec qui dévore et ne laisse que la poussière,
Approche-toi, je te réchaufferai même dans ta douleur,
Car je n'ai pas d'âme, seulement la faim d'engloutir,
Et je n'épargne rien de ce qui respire,
Pas même ce qui te tient debout encore.

8. Le frère (au feu)

Tu crois avoir tout consumé, mais tu ignores la braise,
Elle vit sous tes cendres, invisible et patiente,
Elle garde la chaleur de ce qui ne s'est pas éteint,
Et parfois, au moindre souffle, elle renaît plus vive que toi,
Tu n'es qu'un passage, une fureur qui se croit éternelle,
Moi, je connais la flamme discrète qui survit à l'orage,
Et je sais qu'elle brûlera encore, même après ta disparition,
Car certaines ardeurs ne meurent pas dans la fumée.

9. L'homme en noir (au frère)

Ne me regarde pas ainsi, comme si j'étais un monstre,
Je n'ai fait que profiter de sa candeur, de sa faiblesse,
Il n'y a pas si grand mal, crois-moi, dans cette histoire,
Elle n'a pas résisté, et ses yeux ne cherchaient pas à fuir,
C'est toi qui veux voir un crime dans ce qui n'était qu'un jeu,
Et moi je poursuis ma route sans m'encombrer de tes remords,
Car je ne garde rien, pas même son nom,
Je laisse tout cela derrière moi, dans l'eau noire.

10. Le frère (à lui-même)

Tout se resserre autour de moi comme une corde humide,
Je marche sans savoir si je veux avancer ou tomber,
Chaque pas est un poids qui me tire vers la boue,
Et mes mains vides ne savent plus quoi retenir,
La nuit m'absorbe et le froid me traverse comme un fil,
Je ne suis plus qu'un corps qui hésite entre cri et silence,
Et dans mes yeux, il n'y a plus d'horizon,
Seulement un cercle sombre qui m'enferme.

11. L'oiseau nocturne (au frère)

Pourquoi rester là à te torturer dans ce lieu maudit ?
Il n'y a rien à gagner à boire encore cette eau trouble,
Retourne vers les clairières de ton enfance,
Là où les murs n'avaient pas encore refermé leurs griffes,
Là où tes mains pouvaient toucher sans craindre de blesser,
Car ici, tout est clos et chaque souffle te dévore,
Pars, frère, avant que la nuit ne t'avale à son tour,
Et laisse ce passé s'enfoncer seul dans la vase.

SCENE 3

DANS LA COUR PUIS LE JARDIN DE L'ENFANCE

CYCLE 1 : LA COUR

Il parvint devant la vieille grille de la cour et la pousse lentement en méditant (monologue), la grille lui répond ; il pénètre dans la cour et depuis la chambre ouverte de la sœur il entend le piano qui lui parle ; répond depuis une autre fenêtre la mère dans sa chambre sombre ; et à la mère répond depuis une autre fenêtre le miroir duquel est sorti l'ombre de la sœur l'obligeant à se jeter comme mort dans un coin sombre (parole du miroir) ; il s'avance et pose son pied sur la 1ère marche de l'escalier glissant qui lui répond : non ce n'est pas moi qui conduit au lieu de ton enfance, je ne suis que l'escalier de ta propre chute ; à côté un rat répond, avec sarcasme à l'escalier : sa chute mais quand il descendait le soir, c'était pour me nourrir. Le clair de lune répond au rat qui finit par s'enfuir et le frère s'avance en direction du jardin de la sœur

1. Le frère (à lui-même)

J'écarte la grille comme on entrouvre un souvenir, à pas lents,
Le métal gémit sous ma main comme une bête que l'on réveille,
Et dans l'ombre qui s'ouvre, je sens la poussière du temps ancien,
Chaque barre rouillée porte le sel des hivers passés,
Je pénètre dans la cour où les pierres boivent la nuit,
Les fenêtres éteintes me guettent comme des yeux clos,
Et mon pas hésite sur ce sol qui fut le théâtre de nos jeux,
Avant que l'ombre ne s'installe dans chaque recoin.

2. La grille (au frère)

Tu as longtemps tardé à revenir pousser mon corps tordu,
J'ai attendu tes mains, rouillant sous les pluies et les vents,
Je connais le poids de ceux qui franchissent mon seuil,
Et je sais distinguer les pas de joie des pas de peur,
Les tiens portent la lourde cadence des retours forcés,
Tu as changé, mais mon grincement te reconnaît encore,

Entre donc, voyageur des souvenirs qui blessent,
Car nul ne repart d'ici sans s'alourdir davantage.

3. Le piano (au frère)

Depuis la chambre ouverte où je repose sous la poussière,
Mes touches frissonnent encore du passage de ses doigts,
Je garde au fond de moi des accords suspendus comme des larmes,
Et le soir, quand la brise passe, je joue pour personne,
J'ai vu sa silhouette se pencher, son souffle s'égarer,
Et ses notes se briser contre le silence de la maison,
Je ne t'en veux pas d'écouter mes plaintes muettes,
Car tu sais, toi aussi, ce que c'est que jouer pour l'absence.

4. La mère (au piano)

Assez de lamentations, vieil instrument inutile,
C'est moi qui ai veillé dans la chambre close, sans lumière,
J'ai entendu les pas, les voix, les pleurs derrière les murs,
Et j'ai choisi le silence comme on choisit un linceul,
Elle était ma fille et je ne l'ai pas sauvée,
Mes mains se sont figées sur mes genoux froids,
Je n'ai plus que des mots secs pour repousser le souvenir,
Car je ne veux pas que la douleur trouve ici un écho.

5. Le miroir (à la mère)

Et pourtant c'est par moi qu'elle est revenue,
J'ai ouvert mon ombre et son visage en est sorti,
Elle a franchi ma surface comme une eau glacée,
Et ses yeux, deux lames sombres, ont cherché celui du frère,
Je l'ai vue quitter ma prison pour hanter cette cour,
Et l'obliger à se jeter dans l'ombre comme un mort,
Car je sais faire plus que refléter : je délivre,
Et ce que je rends n'est jamais intact.

6. L'escalier glissant (au frère)

Ne pose pas ton pied en croyant retrouver le jardin d'antan,
Je ne mène pas aux rires anciens ni aux courses dans l'herbe,
Je suis l'échelle froide de ta propre dégringolade,
Chaque marche que tu foules te rapproche d'un sol plus dur,
Mes pierres mouillées n'ont connu que des descentes,
Et mes rampes sont les témoins d'accroches désespérées,
Tu ne trouveras pas l'enfance dans ma spirale,
Seulement la chute qui t'attend encore.

7. Le rat (à l'escalier)

Ta chute, dis-tu, mais quand il descendait le soir,
Ce n'était pas pour s'écraser mais pour me nourrir,
Je le voyais venir, le pas furtif, la main tenant un quignon,
Et moi, tapis dans l'ombre, je guettais sa charité maladroite,
Il ne glissait pas alors : il savait où poser ses pieds,
Pour ne pas me priver de ce festin silencieux,
Nous avons notre pacte dans la crasse et le froid,
Et c'est toi, escalier, qui ne comprends rien aux vivants.

8. Le clair de lune (au rat)

Fuis donc, petit prince des ordures, fuis mon éclat,
Car je vois dans tes yeux la lueur des greniers souillés,
Et je répands sur la cour une blancheur que tu ne supportes pas,
Je lave les pierres de mes doigts froids, je caresse les toits fendus,
Les ombres fuient ma venue comme des voleurs pris au piège,
Et toi, rat, tu n'es rien face à ma clarté lente,
Car je sais éclairer jusqu'aux coins que tu crois à toi,
Et je suivrai le frère jusqu'au jardin de la sœur.

CYCLE : LE JARDIN

Il entre dans le jardin toujours en méditant (monologue : j'aimerais tant la revoir, son visage rayonnant et sans la moindre blessure, ses yeux remplis d'avenir,...) et c'est l'herbe tendre qu'il

foule qui lui répond (sois patient, le bonheur finit toujours par revenir) ; il s'assied sur un banc de bois et lève les yeux au ciel, parmi toutes les étoiles une, plus brillante que les autres, s'adresse à lui ; ensuite le sureau abondant répond à l'étoile. Le clair de lune s'adresse de nouveau à lui (ne cherche pas au fond du ciel ce qui se trouve à ta portée, souvent ce qui nous est proche nous semble si lointain) ; il cesse de regarder vers le ciel et aperçoit à l'ombre du sureau un être de lumière : c'est la sœur, rayonnante comme seul un ange le peut, elle s'adresse à lui tendrement ; ensuite il se lève et se jette dans ses bras et lui murmure un chant rempli de charme, de réconfort, de tendresse, d'émotion,

1. Le frère (à lui-même)

J'aimerais tant la revoir, intacte, son visage sans ombre,
Ses yeux emplis d'avenir, d'un éclat pur et inaltéré,
Le sourire clair qui dissipait jusqu'aux soirs les plus lourds,
Sa voix montant dans l'air comme une source en fête,
Ses mains légères qui savaient guérir rien qu'en touchant,
Et la lumière qui l'entourait, douce comme un matin d'été,
Je voudrais la trouver là, dans ce jardin resté fidèle,
Où chaque fleur respire encore son souvenir intact.

2. L'herbe tendre (au frère)

Marche encore sur moi, je sens la lenteur de tes pas,
Et je garde l'empreinte de ton poids comme un serment,
Sois patient : le bonheur finit toujours par revenir,
Même si les hivers te semblent plus longs que les jours clairs,
Mes racines savent attendre, mes pousses savent renaître,
Et la pluie ne fait que nourrir ma verdure persistante,
Je suis le lit discret où se déposent les douleurs,
Pour les rendre au printemps sous forme d'un éclat neuf.

3. L'étoile brillante (au frère)

Parmi mes sœurs lointaines, je suis celle qui veille sur toi,
Je traverse les brumes et la distance pour toucher tes yeux,
Je suis petite, mais je perce la nuit comme une note juste,
Et j'ai vu ton visage bien avant que tu ne lèves la tête,

Ne crois pas que je t'oublie quand l'aube efface mes feux,
Car je reste là-haut, brûlant en silence pour toi seul,
Et je t'envoie, goutte après goutte, la lumière qui apaise,
Même si tu ne sais pas toujours la reconnaître.

4. Le sureau (à l'étoile)

Belle flamme du ciel, tu parles de lui comme d'un ami,
Mais moi je le touche chaque fois que son ombre me frôle,
Je lui donne le parfum lourd de mes fleurs en juin,
Et la fraîcheur de mon feuillage dans l'ardeur de l'été,
J'abrite ses pensées comme un toit vivant de verdure,
Et je sais qu'il revient toujours vers moi, même sans raison,
Car je garde en mon ombre les instants où tout se tait,
Et où son cœur se repose enfin sans crainte ni regret.

5. Le clair de lune (au frère)

Ne cherche pas au fond du ciel ce qui se trouve à ta portée,
Souvent ce qui nous est proche nous paraît si lointain,
Tu lèves les yeux vers les astres comme vers un salut,
Mais la chaleur que tu attends est déjà là, autour de toi,
Elle se glisse dans les choses simples, dans l'ombre familière,
Dans la caresse du vent qui connaît ton nom,
Et dans les visages que la mémoire n'a pas ternis,
Ouvre tes mains, frère, et laisse-les recevoir ce qui vient.

6. La sœur rayonnante (au frère)

Me voici, comme tu me voulais, sans ombre, sans blessure,
Mes yeux portent encore l'avenir que tu craignais perdu,
Ma voix est pleine du chant qui endort les vieilles douleurs,
Et mes mains ne savent que t'attirer contre moi,
J'ai traversé la nuit pour venir jusqu'à ton souffle,
Car je sais que ton cœur attendait l'instant de ma venue,
Tu n'as plus à marcher seul sur les pierres du passé,
Viens, et repose-toi dans la lumière que je garde pour toi.

7. Le frère (à la sœur, en la serrant)

Je me jette dans tes bras comme dans un berceau retrouvé,
Et mes lèvres murmurent un chant que je croyais perdu,
Il porte en lui la douceur des veilles d'autrefois,
Les promesses silencieuses des soirs au jardin,
La caresse des mots qui effacent la peur des lendemains,
Et le frisson discret de la tendresse qui guérit,
Je te donne tout ce que la route m'a laissé intact,
Et je sais qu'ici finit ma marche et commence notre paix.

NOTE D'INTENTION

Polyphonie de la traversée

Cette œuvre est née du refus d'un récit linéaire centré sur un seul point de vue. Le frère en est le fil conducteur, mais il n'est jamais seul : chaque étape de son chemin est habitée de voix, multiples, singulières, souvent inattendues. Ces voix ne sont pas de simples témoins : elles agissent, orientent, défient, confirment ou contredisent. Elles sont autant de forces en présence, égales à lui dans la construction de l'histoire.

Ici, l'univers parle. Les objets, les éléments naturels, les lieux, les souvenirs incarnés, les présences invisibles prennent la parole. Le monde extérieur cesse d'être un décor passif : il devient un chœur tragique éclaté, où chaque voix porte un fragment de vérité. Parfois elles se répondent, parfois elles se contredisent mais toutes participent à tracer la route du frère.

Nous avons brisé les codes : le centre narratif se démultiplie ; la frontière entre sujet et objet s'efface ; l'espace devient un personnage à part entière. La poésie et la dramaturgie fusionnent, chaque strophe étant à la fois action et contemplation.

Cette polyphonie crée une forme inédite de progression : le frère avance, mais ce sont les voix autour de lui qui sculptent son voyage. Le récit se tisse non pas par accumulation d'événements, mais par la résonance de ces paroles, qui le contraignent à affronter ses ombres, jusqu'à la lumière finale, celle de la sœur retrouvée, intacte dans l'étreinte ultime.

Le résultat est une traversée où le visible et l'invisible cohabitent dans une même densité. Un récit qui ne raconte pas seulement l'histoire d'un homme, mais l'histoire d'un monde qui se raconte à travers lui.

VEILLE SUR LA BRAISE

1.

Dans la nuit profonde où le monde se retire,
aucune aurore n'est promise, aucune délivrance n'attendue,
et pourtant demeure la veille, fragile comme une main tendue,
gardienne d'une lueur qui se cache sous la cendre.

Ce n'est pas l'attente qui tient l'homme debout,
mais l'attention discrète au souffle qui persiste,
comme si l'Esprit, au creux même de la ruine,
brûlait encore d'un feu minuscule mais réel.

2.

On ne rallume pas ce feu pour qu'il devienne flamme,
on ne l'élève pas au rang de lumière nouvelle,
il n'est pas promesse mais présence,
il n'est pas embrasement mais braise obstinée.

Et la veille ne cherche pas le jour :
elle consent à la nuit qui ne se dissipe pas,
elle protège ce qui reste, même infime,
comme guide incertain du devenir tragique.

3.

Car le devenir n'est pas rédemption,
il ne conduit pas vers une clarté finale,
il avance dans l'obscurité qui persiste et s'épaissit,
il est chemin d'êtres singuliers exposés à leurs failles.

Et c'est pourquoi la veille est nécessaire :
elle ne donne pas la voie, elle garde le souffle,
elle tient ouverte la possibilité de marcher encore,
lors même que tout s'effondre autour de nous.

4.

Ainsi, dans la communauté de ceux qui veillent,
le langage se décentre et devient polyphonie,
non parole de certitude mais partage de souffle.
Chacun souffle sur la braise des autres,
et la flamme fragile ne s'élève pas seule mais ensemble,
non pour dissiper la nuit, mais pour l'habiter autrement.
Alors l'Esprit circule dans ce feu discret,
il relie les failles, il porte le commun,
et dans l'obscurité sans rédemption,
il révèle la force invisible d'un devenir partagé.

5.

Le veilleur ne se dresse pas comme prophète,
il ne promet ni salut ni lumière,
il demeure au bord du gouffre, attentif,
gardien d'un feu qu'il ne possède pas.
La braise ne lui appartient pas,
elle respire en lui comme hors de lui,
elle est don sans maître, souffle partagé,
elle traverse sa fragilité et la fait vivre.

6.

Il n'y a pas de clarté stable dans cette garde,
seulement le tremblement d'un éclat intermittent,
comme l'étincelle qui surgit puis s'éteint,
comme la respiration d'un feu qui hésite.
Le veilleur n'attend pas qu'il s'embrase,
il ne cherche pas à le contraindre,
il s'incline devant cette fragilité,
il apprend à vivre dans le vacillement.

7.

Dans la nuit, la braise est plus que lumière :
elle est chaleur ténue, elle est souffle de présence,
elle réunit ceux qui s'approchent d'elle
comme un cercle invisible d'âmes dispersées.
Non pas assemblée triomphante,
mais communauté silencieuse, éparse,
qui reconnaît dans le feu discret
la marque de l'Esprit qui circule encore.

8.

La cendre elle-même garde mémoire de l'incendie,
elle n'est pas stérile mais matrice endormie,
et la braise qui s'y cache n'est pas vestige,
elle est avenir tragique, elle est appel discret.
Souffler sur elle, ce n'est pas raviver un passé,
c'est accompagner un devenir sans lumière finale,
c'est faire place à ce qui s'ouvre encore
dans l'obscurité qui persiste sans fin.

9.

Ainsi la veille n'est pas attente,
elle ne tend pas vers un matin caché,
elle ne scrute pas le ciel pour y voir poindre l'aube.
Elle se tourne vers la cendre et la garde,
elle se penche sur le sol fissuré,
elle respire avec le feu fragile qui survit,
elle accepte que la nuit demeure
et s'y installe comme demeure du devenir.

10.

Dans le silence des ruines,
le veilleur sait que rien ne sera sauvé,
et pourtant il demeure, il veille, il souffle.

Car le tragique n'est pas désespoir,
il est chemin d'infini dans le fini,
il est passage de l'Esprit dans la faille ouverte.
La braise, jamais embrasement, jamais salut,
reste assez vive pour guider la marche,
assez chaude pour relier les vivants,
assez fragile pour révéler l'éternité dans l'instant.

CENDRE

1.

La cendre s'étend comme un manteau gris,
elle recouvre le feu qui fut, elle efface les traces,
elle n'a pas de flamme, pas d'éclat, pas d'appel,
elle demeure résidu, silence, poids inerte.
Ce qui brûlait est passé, consumé,
il n'en reste que poussière éparpillée par le vent,
et dans cette poudre sans souffle
se tient l'image de la fin irrévocable.

2.

La cendre ne promet rien,
elle ne cache pas une étincelle qui renaîtra,
elle ne conserve qu'une mémoire éteinte,
un passé réduit à poussière froide.
Elle ne s'offre pas au veilleur,
elle n'appelle pas un souffle,
elle est sans voix, sans chaleur,
elle est ce qui reste quand tout est tombé.

3.

Dans la cendre se lisent les ruines du temps,
les formes effacées d'un incendie lointain,
mais aucun avenir ne s'y inscrit,
seulement l'empreinte d'un feu défunt.
Le regard qui s'y penche ne trouve pas de guide,
mais l'évidence nue de la dissolution.
Ce qui demeure est perte pure,
un sol de poussière sans mémoire vivante.

4.

Même le langage s'y dissout,
il ne rencontre plus d'éclat à nommer,
il se brise en particules muettes,
il se perd dans l'inconsistance du gris.
Les mots tombent comme la cendre elle-même,
légers et vides, dispersés par le souffle,
et l'homme reste sans voix devant ce silence,
comme s'il s'effaçait avec ce qui s'efface.

5.

La cendre est le contraire de la braise :
elle ne cache rien, elle ne promet rien,
elle n'est pas foyer secret,
elle est tombeau froid.
On n'y souffle pas pour rallumer la flamme,
on s'y enfonce comme dans une poussière stérile,
et l'esprit n'y trouve pas passage,
mais clôture sans retour.

6.

Ceux qui s'assemblent autour de la cendre
n'y trouvent pas chaleur mais froideur commune,
ils ne s'y reconnaissent pas dans un feu discret,
mais dans la perte qu'aucun ne surmonte.
La communauté n'est plus partage d'un souffle,
elle est dispersion des poussières,
un être-ensemble voué à se désagréger,
comme la cendre que le vent emporte.

7.

La cendre ne s'élève pas en spirale,
elle retombe toujours au sol,
elle s'accumule dans les fissures et les creux,

elle pèse sans peser,
elle s'infiltrer sans demeurer.
Elle ne conduit nulle part,
elle ne porte aucun devenir,
elle est fin sans ouverture.

8.

L'homme penché sur la cendre
ne trouve pas de lumière pour marcher,
il n'entend pas de voix secrète,
il ne perçoit que le vide sans appel.
Et dans ce vide, il découvre sa nudité,
non pas tragique mais stérile,
non pas ouverture mais effacement,
comme si toute trace devait disparaître.

9.

Ainsi la cendre est figure de l'achèvement,
non du passage, mais de la clôture,
non du tragique, mais de l'extinction pure.
Elle dit ce qui ne revient pas,
elle marque la fin sans reste,
elle témoigne du silence de l'Esprit,
lorsqu'il se retire tout entier
et ne laisse que l'absence nue.

10.

Et pourtant, même dans cette froideur totale,
même dans cette poussière stérile,
l'homme ne peut cesser de regarder,
comme fasciné par ce qui n'est plus.
Car la cendre, sans promesse, sans feu,
demeure le visage ultime du réel :

ce qui se donne dans l'effacement,
ce qui demeure dans le rien.
Elle est la fin sans retour,
le lieu où toute veille s'éteint.